

Introduction aux jhāna

Ayya Khema

Traduit par Jeanne Schut

Source : [Le dhamma de la forêt](#)

Extraits de deux enseignements donnés par Ayya Khema au cours d'une retraite en Californie en 1990

1. Les quatre absorptions méditatives matérielles

Un bonheur qui ne dépend de rien

Nous savons tous ce que signifie avoir des sensations agréables sur le plan physique ; nous en avons eu et nous en aurons encore ; nous savons tous ce que signifie être heureux, être satisfait et en paix. La grande différence – la différence fondamentale – entre ces ressentis agréables et le bonheur et la paix que peuvent apporter de profonds états de méditation vient du fait que ceux-ci ne dépendent d'aucune circonstance extérieure. Nous n'avons pas besoin d'avoir des contacts sensoriels agréables au niveau des yeux, des oreilles, de l'odorat, du goût ou du toucher ; nous n'avons pas besoin de penser à quoi que ce soit de particulier ; nous n'avons rien à faire. Les jhāna sont complètement indépendants de toute source extérieure, dans la mesure où nous sommes capables de nous concentrer. Voilà la différence essentielle.

Être indépendant signifie être libre. Sans indépendance, il n'y a pas de liberté. Tant que l'on est dépendant de toutes sortes de choses, comme le sont la plupart des gens, il n'y a pas de liberté. Notre dépendance n'est pas seulement liée à des choses matérielles – il est bien évident que notre corps a des besoins matériels ; elle est aussi de nature émotionnelle et, dans ce cas, nous en sommes esclaves.

Très souvent, nous sommes dans un état de dépendance émotionnelle à cause de notre désir d'être aimés, appréciés. C'est très regrettable car cette tendance nous empêche de nous évaluer honnêtement. Cela ne veut pas dire que les gens ne devraient pas nous aimer mais que nous devons agir, penser et parler en fonction de ce que nous considérons juste, pour la simple raison que nous

estimons cela juste ou utile, et non dans l'intention d'être appréciés par les autres. La ligne entre les deux est parfois très mince mais il est certain que, lorsqu'on ne cherche pas à être apprécié, on acquiert un certain degré d'indépendance. Voilà une chose que nous devons découvrir dans notre introspection, dans notre contemplation intérieure.

Les huit dhamma du monde

Nous sommes également dépendants quand nous nous sentons obligés d'être discrets sur la voie que nous suivons, sous prétexte que les autres risquent de ne pas approuver. Autrement dit, nous dépendons de ce que l'on appelle « les huit dhamma du monde » qui sont : l'approbation et la critique, la perte et le gain, le bonheur et le malheur, le succès et l'échec. Notre dépendance est telle que nous voudrions obtenir uniquement les quatre états positifs et éviter leurs quatre opposés. Par conséquent, nous vivons dans la peur que survienne l'une de ces situations négatives, et dans l'attente et l'espoir qu'arrivent celles qui sont positives.

Cette attente est une dépendance qui nous ôte toute liberté, qui nous donne le sentiment d'être acculés, limités, incapables d'atteindre une dimension que nous sentons pourtant possible au fond de nous. Parfois les gens sont conscients qu'il y a en eux un potentiel non réalisé mais ils créent eux-mêmes les obstacles à cette réalisation à cause de leur attachement à ces huit dhamma ou situations que nous rencontrons tous dans la vie.

L'espoir et le désespoir, l'exaltation et la dépression ont certainement moins d'importance et moins d'impact sur nous lorsque nous trouvons le moyen d'être heureux indépendamment des circonstances extérieures. Cette indépendance ne peut se trouver que si le cœur et l'esprit parviennent à un état de repos et d'équilibre dans lequel toutes ces complications à propos de l'approbation du reste du monde cessent pendant un moment. Après la méditation, quand les cogitations reprennent, on est capable de les voir sous un autre angle ; on réalise qu'elles ne sont qu'une habitude, l'habitude de croire à la réalité du film que l'on se joue en permanence.

Ce film ininterrompu contient beaucoup d'images qui nous paraissent non seulement intéressantes mais nécessaires : « Il faut absolument que je fasse ceci, que je connaisse cela... ». Alors, du fait de cette vision erronée, nous oublions qu'il s'agit d'un film et nous nous attachons, encore et encore, à ces huit dhamma du monde.

La voie des jhāna

Il n'y a aucun moyen de trouver le repos, la paix et l'équilibre intérieurs sans l'aide de la méditation de la tranquillité et de la vision pénétrante. Il est bien évident qu'une vision profonde apportera tout le calme intérieur qu'il nous faut mais, pour l'atteindre, nous avons besoin d'une clé, nous avons besoin de faire quelque chose. Comme il est très difficile – vraiment très difficile – d'atteindre une parfaite vision pénétrante, la voie des jhāna ou absorptions méditatives nous offre un chemin progressif de détente et de lâcher-prise qui grandit à chaque niveau et qui apporte, en outre, ses propres satisfactions.

Les quatre premiers jhāna servent simplement à instaurer le calme intérieur ; les trois suivants s'appuient sur ce calme et apportent automatiquement des révélations profondes. Il s'agit de notions qui peuvent être comprises intellectuellement mais qui n'ont aucun impact sur l'esprit et le cœur si on n'en fait pas directement l'expérience. Ensuite, l'expérience elle-même doit être pleinement comprise faute de quoi elle ne sera d'aucune utilité. On peut comparer cela à ce qui se passe lorsqu'un tout petit enfant met la main sur un poêle chaud et se brûle. Il pleure mais il ne sait pas que sa douleur vient du contact entre sa main et le poêle, de sorte qu'il refait ce geste et pleure plusieurs fois encore, avant de finalement comprendre par lui-même ou que quelqu'un lui explique : « C'est un poêle. Il brûle. »

Nous ne comprenons pas nos expériences tant que nous ne nous sommes pas brûlés encore et encore. Je ne pense pas qu'il y ait une seule personne sur cette terre qui n'ait pas souffert d'une même expérience plus d'une fois. Nous retombons tout naturellement dans les mêmes erreurs parce que nous n'avons pas compris ce qui les cause et, bien entendu, cette cause se trouve en nous.

Parfois, quand nous avons fait les mêmes erreurs deux, trois, quatre ou cinq fois, nous finissons par comprendre que, si cette situation se reproduit, c'est probablement parce que nous suivons un certain schéma de fonctionnement. Le plus souvent, nous sommes en mesure d'identifier ce schéma mais pas toujours, malheureusement.

On peut donc dire que la vie est faite d'expériences mais que la sagesse est le fruit des expériences bien comprises. La vie sans sagesse est extrêmement difficile. Elle est déjà difficile avec la sagesse mais, sans cela, c'est souvent une véritable épreuve. Quand nous sommes capables d'utiliser la méditation pour développer une concentration ciblée, nous disposons enfin d'un outil qui change toute notre disposition intérieure, toute notre perception intérieure. Il change aussi notre attachement aux huit dhamma du monde au point que nous pouvons le lâcher. Cela se passe dans un instant de lucidité profonde où nous prenons conscience de tous les dégâts que cause un tel attachement.

Le premier jhāna : concentration et persévérance

Entrer dans les jhāna, c'est un peu comme pénétrer dans un château (c'est une image que j'ai empruntée à Sainte Thérèse d'Avila qui décrit ainsi la progression de ses prières). Le premier jhāna apporte cinq facteurs : 1) premier effort d'attention posé sur l'objet de méditation ; 2) attention soutenue sur ce même objet ; 3) joie, bonheur ; 4) contentement ; 5) concentration sur un point unique.

Il est évident que l'on ne médite pas pour avoir des sensations agréables mais celles-ci sont tout de même une clé. Elles nous permettent d'entrouvrir la porte du château et de pénétrer dans l'antichambre. Nous prenons conscience que nous portons en nous tout ce que nous avons toujours cherché à l'extérieur. C'est déjà une immense découverte, une exploration pionnière que chacun doit faire seul. Je peux vous en parler mais cela ne fera pas naître l'expérience.

On compare souvent cela au fait de mordre dans une mangue. Si vous n'avez jamais mangé de mangue et que vous demandez à un ami de vous décrire le goût de ce fruit, il vous répondra : « C'est absolument délicieux. C'est sucré, c'est fin, c'est juteux » – mais cette description ne conviendrait-elle pas tout aussi bien à une pêche ? Toutefois, ces mots vous donnent envie de goûter le fruit et vous découvrez sa saveur par vous-même. Enfin, comme vous savez qu'il s'agit d'une mangue, votre expérience sera pleinement comprise : vous ne croyez pas qu'il s'agit d'une sorte de pêche particulièrement savoureuse ; vous savez ce que c'est.

Durant cette retraite, vous avez l'occasion d'orienter votre attention sur un point de concentration unique. Il faut effectivement faire un effort pour y parvenir et cela peut prendre du temps. Donc, plus que tout, il vous faudra de la détermination ; c'est cela qui vous tiendra assis en méditation ; sans persévérance, on n'arrive à rien. Je vous suggère de profiter de chaque instant pour tourner votre attention vers un point unique de concentration, quelle que soit la technique que vous utilisez. Le soir, si vous n'êtes pas fatigué, essayez de faire des méditations plus longues. C'est l'occasion d'atteindre un état d'esprit que la plupart des gens (méditants ou pas) ignorent, dont ils n'ont pas même entendu parler.

Le deuxième jhāna : joie et exaltation

Maintenant, pour avancer dans ce château et ne pas rester bloqué dans l'antichambre, il faut lâcher certaines choses. Comme vous le savez, tout est question de lâcher-prise. La première chose à lâcher est, bien entendu, le premier effort d'attention sur l'objet de méditation puisqu'il a déjà été fait. Si nous sommes bien concentrés, nous pouvons également lâcher l'effort d'attention soutenue puisqu'il est en train de se produire ; notre esprit est déjà dans le flux de la concentration. Nous avons donc lâché les deux premiers éléments du premier jhāna. Les trois autres demeurent mais un changement s'est produit entre la première chambre (ou antichambre) et la seconde : nous sommes maintenant très conscients que les sensations physiques agréables sont grossières et que les sensations émotionnelles agréables sont plus subtiles. Ainsi, notre pleine attention sur les sensations physiques agréables disparaît et se transforme en attention orientée vers la sensation émotionnelle qu'est la joie. La sensation physique agréable demeure en arrière-plan mais notre totale attention est tournée vers cette joie.

Tandis que nous pratiquons ainsi, il est possible que, dans un premier élan d'enthousiasme, le sentiment de joie soit si grand que des larmes nous montent aux yeux. Mais cela passera aussi : on s'habitue à tout, même au bonheur ! Le Bouddha a dit que ce niveau particulier de méditation a un résultat très important : il donne confiance en soi. La confiance en soi est une vertu très particulière : tout le monde aimerait l'avoir mais peu de gens en disposent et, la plupart du temps, ils ne l'apprécient pas du tout quand ils la rencontrent chez quelqu'un d'autre !

Une fois que l'on a accès au bonheur intérieur sans cause extérieure, il n'y a plus aucune raison de ne pas avoir confiance. On se sent clair, détendu et en sécurité. Personne ne peut vous voler cette joie, la réduire en cendres ou vous l'acheter ; vous ne pouvez pas la perdre. La seule façon de la perdre, bien sûr, serait de cesser de pratiquer la méditation. Mais il est très peu probable que quiconque ayant découvert ce joyau ait envie d'arrêter. On s'interrompra peut-être un jour ou deux si les circonstances l'imposent mais il y a peu de chances que l'on s'arrête définitivement.

Voilà pourquoi il n'y a aucune raison de ne pas être confiant et détendu, de ne pas se sentir en sécurité. Ce sentiment de sécurité est une chose que tout le monde recherche. Les plus grands panneaux d'affichage de toutes les villes le proclament... ils appartiennent généralement à des compagnies d'assurance ! Nous voudrions nous assurer contre tous les risques mais il n'y a qu'un seul endroit où nous pouvons trouver toute la sécurité dont nous avons besoin : dans notre propre cœur. Et la seconde étape des absorptions méditatives nous en donne l'occasion.

Il est intéressant de constater que, parfois, les gens ont du mal à reconnaître ce bonheur intérieur. Comme l'esprit est déjà très paisible, ils sautent cette étape et arrivent à la suivante. C'est seulement quand, au cours d'une retraite, l'enseignant le leur fait remarquer, qu'ils prennent conscience qu'ils ne savent pas vraiment ce qu'est la joie de la pratique. Il faut alors qu'ils reviennent en arrière et fassent un nouvel essai.

Il est triste que nous vivions généralement dans cet état sans joie. Que nous méditations ou pas, nous devrions tous connaître ce sentiment de bonheur intérieur, parce que c'est un état d'être où nous ne ressentons absolument aucune négativité, aucune peur, aucune angoisse, aucune inquiétude, aucune répulsion, aucun rejet ; il n'y a pas de futur, pas de passé, seulement l'instant présent. On peut trouver cet état dans la vie quotidienne (et beaucoup de gens en sont conscients et le connaissent bien) par l'intermédiaire des contacts sensoriels. On voit, par exemple, un beau coucher de soleil et on sent son cœur se réjouir ; ensuite le soleil se couche, le bonheur disparaît progressivement et on reste avec l'impression que ce bonheur était dû à quelque chose d'extérieur... alors on va essayer d'assister à un maximum de couchers de soleil ! Cela peut aussi se passer au bord de l'océan : on regarde les vagues, on se sent heureux et on pense que c'est lié à l'océan, alors on prend goût à s'asseoir devant l'océan. Il est possible que cette expérience de bonheur se reproduise souvent dans ces mêmes conditions mais elle n'est pas liée au coucher de soleil ni aux vagues de l'océan ni à aucune autre circonstance extérieure. Elle est due à l'état d'esprit intérieur qui a lâché toute pensée à propos d'hier et de demain, toute pensée d'aversion pour ceci et de désir pour cela. Et ce lâcher-prise des pensées est survenu parce que nous nous sommes arrêtés, nous nous sommes posés un moment, et nous nous sommes laissés totalement absorber par les contacts sensoriels.

Mais les contacts sensoriels sont de courte durée. C'est ainsi. Nos sens ne peuvent pas les soutenir longtemps. Par conséquent, le sentiment de bonheur qu'ils peuvent générer est de courte durée malgré tout ce que nous faisons pour le réitérer.

Pendant cette retraite, nous avons l'occasion de simplement nous asseoir et de rester absorbés aussi longtemps que possible dans le silence et le calme : un jour ou deux, c'est bien ; une heure ou deux, c'est bien ; une minute ou deux – selon vos possibilités. Cela dépendra de votre capacité à fixer votre attention sur un point unique. C'est le troisième facteur qui reste avec nous : d'abord un sentiment agréable, ensuite la joie et, enfin, l'attention sur un point unique.

Nous faisons alors personnellement la preuve que la paix se trouve en nous. La paix et toute la vérité du monde se trouvent uniquement en nous. Nous avons peut-être du mal à les atteindre mais, si nous lâchons tout le reste, nous y parvenons.

Le troisième jhāna : le contentement

Le second jhāna consiste à faire l'expérience du bonheur intérieur. Au début, c'est un sentiment de joie qui peut être très intense mais ensuite il se calme et devient plus équilibré. Il reste joyeux mais

c'est une joie paisible, pas de l'euphorie. Le sentiment intérieur est que « tout va bien en moi ». C'est un bonheur plus fort que ce que l'on peut ressentir quand on regarde un coucher de soleil, mais il est de la même veine.

L'esprit reprend régulièrement conscience que la méditation n'a pas pour but d'éveiller des sensations intérieures de bonheur, même si c'est bien agréable. Tout esprit intelligent sait ou sent qu'il peut aller plus loin, trouver plus et mieux. Le Bouddha n'a même pas imaginé que l'on puisse s'attacher à ces états de bonheur et s'arrêter là ; il n'en a jamais parlé. Avec ses propres mots, il a dit que toute personne intelligente saurait, sans aucun doute, qu'elle peut aller beaucoup plus loin sur cette voie, que ces sentiments agréables sont encore relativement grossiers et qu'il doit y avoir quelque chose de plus profond à atteindre.

Donc, toujours concentré sur un point unique, on lâche la sensation agréable (physique) et le sentiment intérieur de bonheur (émotionnel), et l'esprit se pose. Il est satisfait parce qu'il a obtenu la sensation de bonheur qu'il voulait ; il est paisible, sans désir.

Il est important de souligner que tous les autres sentiments, moins agréables, resurgissent dès que l'on quitte cet état de méditation. Mais on a mis le pied dans la place ; on a vu une lumière au bout du tunnel et il ne fait aucun doute que, dès lors, on va suivre cette lumière.

Donc le sentiment de plein contentement est dépourvu de désir et, quand on sort de cette méditation, une chose est claire : être libre de tout désir est la seule façon d'en finir avec dukkha. En d'autres termes, on est en mesure de prouver la première Noble Vérité.

Quand le Bouddha était assis sous l'arbre de la Bodhi où il a trouvé l'Éveil, dans la ville que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Bodhgaya, au nord de l'Inde, il a pratiqué les jhāna, d'abord du premier au huitième puis du huitième au premier. Ensuite, il a formulé ce qu'il a compris lors de son Éveil pour pouvoir le partager avec d'autres : les Quatre Nobles Vérités qui constituent le moyeu de la « roue du Dhamma ». La première Noble Vérité dit que dukkha existe, que l'insatisfaction règne dans ce monde. La seconde Vérité dit qu'il n'y a qu'une seule cause à cela : le désir.

Ici nous avons l'occasion de prouver la véracité de cette affirmation. En effet, dans le troisième jhāna, on ne ressent aucun désir parce que l'on a obtenu ce que l'on voulait ; on est donc en paix. Lorsqu'on en sort, on en prend très clairement conscience. Ensuite, on a ce que j'appelle « l'expérience comprise ». Si on a seulement l'expérience, c'est très agréable mais insuffisant. Il faut que notre compréhension la complète. Et c'est très facile puisqu'il s'agit de notre propre expérience : c'est notre mangue, nous l'avons goûtée, nous en connaissons le goût. Nous n'avons aucun désir, nous

sommes parfaitement satisfaits et, par conséquent, nous ne ressentons aucune forme de souffrance : pas de douleur, pas d'inquiétude, rien que la paix.

Quand on atteint cet état d'esprit la première fois, il est possible qu'une pensée arrive : « Oh, c'est formidable ! Comment en suis-je arrivé là ? » Bien sûr, cela met un terme à la concentration. Il est normal, au début, quel que soit le stade de jhāna que l'on atteigne, que l'on ait une pensée d'émerveillement qui met fin à l'expérience. Mais, avec de l'exercice, l'esprit s'habitue et finit par accepter cet état comme une manière ordinaire de méditer, comme une manière ordinaire d'être, et il commence à oublier qu'il n'a pas toujours été ainsi... jusqu'à ce que quelque chose de vraiment terrible se produise. Il arrive alors que l'on se mette en colère ou que l'on soit perturbé. On perd son équilibre intérieur et on se retrouve comme avant.

Ce que je veux dire par là, c'est que, bien que les jhāna créent des états extraordinaires de conscience élevée et qu'ils soient une voie nécessaire, ils n'apportent pas une purification totale. Ils parviennent à couper les mauvaises herbes mais ils ne les déracinent pas. Une personne qui pratique les jhāna peut encore être perturbée et se mettre en colère. Pour éliminer cela, nous avons besoin de la vision pénétrante. C'est la raison pour laquelle, lorsque nous sortons de tous ces états de jhāna, nous devons les utiliser pour mieux nous connaître et nous comprendre.

Avant de quitter un état de jhāna

Si vous atteignez le premier jhāna (sensation agréable) ou le second (sentiment de joie) ou le troisième (contentement), ou simplement un bon état de méditation, dans tous les cas, avant d'ouvrir les yeux, il y a deux choses très importantes à se rappeler.

Premièrement, observer la dissolution de cet état méditatif agréable, ce qui vous permet d'avoir une expérience personnelle et directe de l'impermanence. Il est très important de passer par cette étape parce que notre tendance est de toujours essayer d'ignorer la nature impermanente des phénomènes et même de la nier constamment. Pas verbalement, bien sûr ; nous ne disons pas que l'impermanence n'existe pas, mais nous la nions en repoussant toute occasion d'en prendre pleinement conscience. Nous ne voulons rien savoir.

Même ceux qui travaillent auprès de personnes en fin de vie se débrouillent souvent pour oublier qu'ils vont mourir eux-mêmes. Ils ne veulent pas penser à des choses soi-disant désagréables. Nous devons donc faire un effort délibéré pour ne pas ignorer toutes les manifestations de l'impermanence. Et, plus nous serons prêts à les voir clairement, plus il nous sera facile de ne pas

être perturbés par les événements qui se produisent, en nous ou autour de nous, parce que nous avons conscience que tout est impermanent, que rien ne dure, que tout change continuellement. Il est facile de le concevoir intellectuellement mais, quand on réagit émotionnellement à cette réalité, la vie devient difficile.

Le Bouddha a dit, dans sa première Noble Vérité, que la souffrance est partout mais il n'a pas dit que la vie devait être douloureuse pour autant, bien au contraire ! C'est l'une des choses que les gens ne comprennent pas bien à propos des enseignements du Bouddha. Certains se disent : « Ah, j'ai déjà assez de problèmes comme cela. Je n'ai pas besoin d'un enseignement qui proclame que la vie est pleine de souffrance, de chagrin et de lamentations. Je préférerais quelque chose de plus léger et de plus joyeux. » Mais c'est une interprétation tout à fait inexacte. En réalité, dès que nous acceptons le fait que dukkha existe partout, universellement, nous en sommes libérés, nous n'avons plus à en souffrir. Nous comprenons que c'est ce qui est et c'est tout. Si nous souffrons, c'est parce que nous résistons à cet état de fait. Il ne nous plaît pas, nous n'en voulons pas. Nous allons essayer de trouver un moyen d'y échapper. Mais, comme c'est impossible – du moins de manière durable – dukkha réapparaît.

Par contre, si on se dit : « Très bien. Il y a dukkha sur le plan physique, mental et émotionnel mais je ne suis pas obligé de rester ici à le subir », nous comprenons que la souffrance est une expérience universelle et qu'il n'y a pas de raison qu'elle nous affecte sur un plan personnel. Le trait de génie du Bouddha a été de nous enseigner cela.

Bien sûr, il y a moyen de trouver le bonheur intérieur grâce aux absorptions méditatives mais, comme vous le savez et comme vous pouvez le constater, ce bonheur ne durera pas non plus ; il est impermanent, comme tout le reste. Nous pouvons le recréer à volonté mais, après la retraite, combien de temps allons-nous y consacrer ?

Donc, avant la fin de la méditation, on prend conscience que tous les niveaux d'existence sont empreints d'insatisfaction. Notre souffrance personnelle peut alors disparaître comme une bulle d'air. Tout cela n'a pas vraiment de sens ; nous ne sommes pas obligés de souffrir. Ensuite, chaque fois que nous voyons en nous quelque chose d'impermanent, cela renforce la compréhension de notre nature changeante, de notre existence temporaire, et de notre absence de substantialité puisque tout bouge constamment.

Alors, n'oubliez pas : que vous ayez pratiqué les jhāna au niveau un, deux ou trois, que la méditation ait été très concentrée ou très agitée, voyez son impermanence : maintenant le jhāna est parti, la concentration est partie, l'agitation est partie – quelle qu'ait été la qualité de cette méditation, elle s'est envolée et autre chose l'a remplacée.

La seconde chose à faire est de retracer votre cheminement. Tant que vous ne serez pas complètement entraîné sur la voie de la méditation, vous ne savez pas d'avance si votre assise va être réussie ou pas ; c'est un peu une question de chance... mais ce n'est pas ainsi que l'on médite. Bien sûr, c'est normal au début mais, quand on s'engage davantage dans la pratique, on développe plus de capacités et on doit retracer le cheminement de sa méditation pour savoir dans quelle direction on a orienté son esprit.

Je tiens à dissiper un autre malentendu généralisé à ce propos. La plupart des gens pensent qu'en méditation, les choses doivent arriver d'elles-mêmes mais ce n'est pas le cas. C'est à nous d'orienter l'esprit, comme l'a clairement indiqué le Bouddha quand il a enseigné les jhāna. Nous orientons l'esprit du premier au second jhāna, puis du second au troisième, et ainsi de suite. Nous n'attendons pas que les choses se produisent par hasard. C'est pourquoi il est nécessaire d'avoir des instructions.

Donc, la seconde chose à évoquer à la fin d'une méditation, c'est le cheminement parcouru. Si la méditation a été particulièrement agitée, repensez-y et essayez de repérer ce qui a pu produire ce résultat : peut-être avez-vous trop mangé ou pas assez, trop dormi ou pas assez ; peut-être la posture n'était-elle pas correcte au niveau du dos ou des jambes ; peut-être étiez-vous agité par des pensées qui n'avaient pas lieu d'être à ce moment-là. Quoi qu'il en soit, revenez sur ce cheminement et retrouvez la cause du manque de concentration. Si vous la trouvez, vous aurez le bon sens de l'éliminer à la prochaine assise.

De la même manière, si votre méditation était bien concentrée ou si vous avez atteint un jhāna, retrouvez ce qui a induit cet état. C'est peut-être quelque chose qui remonte à plus loin que l'assise elle-même : des pensées spirituellement élevées quand vous étiez dans votre chambre ; un sentiment de mettā¹ envers vous-même au moment où vous vous êtes assis pour méditer ; une nouvelle posture qui vous permet de mieux sentir la position du dos ou de la tête... Il y a beaucoup de petits facteurs qui peuvent grandement améliorer les choses. Le plus important étant, bien entendu, la détermination d'en finir avec toutes les pensées qui nous agitent et nous empêchent de voir la réalité telle qu'elle est.

Ces deux choses doivent donc être bien vues avant d'ouvrir les yeux : l'impermanence et ce qui a causé la concentration ou l'agitation de l'assise.

Le quatrième jhāna : paix et détente

La dernière des absorptions méditatives matérielles est, bien sûr, la plus profonde. Elle est aussi un peu plus difficile à atteindre – du moins au début parce qu’après, tout cela semble très ordinaire. Si on a pu ouvrir la porte du château, il n’y a aucune raison que l’on ne puisse pas pénétrer dans toutes ses pièces.

On peut comparer le quatrième jhāna à l’impression de tomber dans un puits ou de se noyer dans l’océan et d’être prêt à s’abandonner. C’est un engagement absolu. Sans engagement absolu dans la voie spirituelle et dans la pratique méditative, il est très difficile de s’abandonner ainsi. Cet abandon de soi est un lâcher-prise momentané de l’identité personnelle. L’observateur qui était assez présent dans les trois premiers jhāna – celui qui intervient de temps en temps pour dire : « Oh, c’est formidable ! » et perturbe le processus d’approfondissement – est quasiment absent ici. En réalité, il est toujours là mais il est très fin, très léger.

Si on utilise l’analogie de la chute dans un puits, on peut imaginer qu’il y a différentes étapes car le puits est de plus en plus profond. C’est seulement quand on arrive au fond du puits, que l’on pénètre dans le quatrième jhāna. À ce moment-là, on est coupé de tous les sons extérieurs, on n’entend plus rien.

Un jour, le Bouddha méditait au bord d’une rivière et, quand il est sorti de sa méditation, il a vu des centaines de chariots tirés par des bœufs qui venaient de traverser la rivière tout près de lui en causant probablement un vacarme épouvantable. À ce moment-là, un ascète s’est approché du Bouddha et s’est vanté de ses prouesses de méditant, racontant il avait pu rester concentré tout au long d’un terrible orage accompagné de tonnerre et d’éclairs. Le Bouddha lui a répondu que lui-même n’avait rien entendu pendant que des centaines de chariots traversaient la rivière.

Cet état de concentration correspond à l’aboutissement du quatrième jhāna. Cependant, il y a des niveaux intermédiaires où l’on entend les sons comme si on était assis sous un dôme de verre, c’est-à-dire qu’ils sont étouffés et de moins en moins perceptibles.

Mais attention ! Parfois les méditants arrivent au quatrième jhāna et, pour vérifier où ils en sont, se posent la question : « Est-ce que j’entends quelque chose ? » [Rires] Surtout ne faites pas cela sous peine de perdre toute concentration ! Si vous entendez, c’est bien ; si vous n’entendez rien, c’est bien aussi.

Avec le quatrième jhāna, on ressent une paix profonde ; si profonde que l’esprit n’est plus à même de dire : « Voilà ce qu’est la paix. » Tout ce qu’il sait, c’est que rien ne le préoccupe ; il est totalement

au repos. Ensuite, quand on quitte ce jhāna de paix profonde, on réalise que, pendant l'absorption méditative, le « moi » était probablement absent. Il devient alors évident que, sans le « moi », la vie serait beaucoup plus paisible et on ressent parfois très fortement la détermination de pratiquer jusqu'au bout, jusqu'au moment où le « moi » finira par lâcher prise et admettre qu'il n'est qu'une illusion.

Analogies

Je vais maintenant évoquer pour vous les analogies que l'on trouve dans les Commentaires² pour décrire ces quatre états d'absorption méditative.

- Une personne marche dans le désert. Elle a très soif et n'a aucune provision. Ceci correspond à l'état d'une personne assise en méditation, dont l'esprit vagabonde dans toutes les directions, et qui a soif de paix.

- Après avoir longtemps marché, elle aperçoit au loin une oasis et se réjouit de savoir que sa détresse va bientôt être soulagée. Ceci correspond au premier jhāna, quand une sensation agréable apparaît et que l'on comprend que méditer peut être autre chose que se battre contre des douleurs ou essayer de distinguer la nature de ses pensées. On ressent de l'exaltation.

- La personne s'approche, se tient debout devant la nappe d'eau et la regarde. Ceci correspond au second jhāna : la joie apparaît parce que le soulagement est à portée de main. Il y a encore de l'exaltation dans cette joie.

- Ensuite, la personne se penche pour boire et là, elle est satisfaite et se sent en paix parce qu'elle a obtenu ce qu'elle voulait. C'est le troisième jhāna : contentement et paix.

- Enfin, elle se dirige vers l'arbre le plus proche, s'allonge à l'ombre et se repose. C'est le quatrième jhāna : on a obtenu ce que l'on voulait, il n'y a plus rien à faire, on peut se reposer en paix. Ce dernier jhāna doit être l'aboutissement d'une progression naturelle.

Pour pratiquer les jhāna, il faut toujours qu'il y ait une progression naturelle. Il arrive parfois qu'une personne ait une expérience spontanée d'un état de jhāna sans rien savoir des jhāna, parfois même

sans avoir médité. Elle va d'abord s'enthousiasmer mais, quand elle cherchera à comprendre ce qui lui est arrivé, elle ne trouvera peut-être pas de réponse. Elle risque alors d'être perturbée ou bien elle essaiera de répéter l'expérience mais sans succès.

Il faut qu'il y ait une progression dans l'avancée des jhāna. On va du premier au huitième et puis on apprend à redescendre du huitième au premier. Quand on sait faire cela, on peut « jouer avec les jhāna », c'est-à-dire aller dans n'importe quel jhāna comme on veut, quand on veut et y rester aussi longtemps qu'on le désire. Qui plus est, on comprend toujours très exactement ce qui s'est passé pendant l'absorption méditative – c'est essentiel.

Les jhāna sont accessibles à tous

Quel que soit le niveau que l'on finira par atteindre, chaque pas sur cette voie est bénéfique. Il est intéressant de savoir que tout le monde en est capable. Bien sûr, certains esprits sont devenus tellement agités au cours de la vie qu'ils ne pourront pas entendre les explications nécessaires. D'autres souffrent d'une malformation congénitale – dans ce cas, je ne sais pas. Mais pour un esprit dit « normal », c'est toujours possible. C'est même la manière la plus naturelle de fonctionner pour l'esprit ; c'est ainsi qu'il peut retourner à sa source au lieu d'être absorbé et « infiltré » par ce que le monde lui impose.

Voyez comment nous fonctionnons au quotidien : nous sommes sans cesse absorbés par toutes sortes de pensées. Si ces pensées étaient la réalité de la vie, on les retrouverait chez tous les êtres humains. Mais est-ce que les gens qui vivaient il y a trois cents ans pensaient aux mêmes choses que nous ? Non. Par contre, ils avaient, comme nous aujourd'hui, des pensées liées à leur état d'esprit et à leurs ressentis. Voilà les choses qui comptent. Toutes les autres pensées ne sont rien de plus que des décors de cinéma en carton-pâte, sans substance. Si nous pouvons nous en libérer, si nous sommes capables d'aller à la source de l'être qui est en nous, nous découvrons que la vie prend du sens et une direction. Nous n'avons plus besoin de demander aux autres ce que nous sommes censés faire ; nous le savons parce que nous sommes en contact avec « ce qui sait » en nous.

Pour en arriver là, il faut trouver le calme ; sans cela, c'est impossible parce que « ce qui sait » est constamment perturbé par les exigences du monde extérieur. Mais les jhāna nous donnent la capacité, la compétence, qui permet de pénétrer dans le calme.

Je pense que chacun sait, au fond de lui, que la vie est plus vaste qu'il n'y paraît, qu'elle ne se limite pas à gagner son pain et à remplir ses obligations. Chacun se languit de quelque chose de plus

profond mais transpose cette aspiration en voyageant, en prenant des vacances ou en nageant dans l'océan. Mais ce n'est pas ainsi que l'on comblera ce besoin intérieur.

La méditation et les jhāna sont accessibles à tous. Je peux vous assurer qu'ils ne sont réservés ni à des génies spirituels ni à des ascètes coupés du monde ni à des personnes ayant médité plus de vingt ans. Oubliez ces sornettes ! Si vous voulez les pratiquer, vous le pouvez. Vous n'atteindrez peut-être pas tous les niveaux, votre pratique ne sera peut-être pas excellente, mais il est certain que vous y arriverez dans une certaine mesure. Et quand on y parvient, ne serait-ce qu'un peu, on trouve la clé et on sait où est la porte ; on sait que, si on la maintient entrouverte en pratiquant encore, elle ne se refermera pas. On aura donc fait un premier pas. N'est-ce pas ce qu'il y a de plus important quand on commence ?

1Bienveillance, amitié.

2Les Commentaires sont des écrits canoniques qui proposent une interprétation des enseignements du Bouddha.

2. Les quatre absorptions méditatives immatérielles

Présentation des jhāna cinq à huit

Que les absorptions immatérielles aient pour vous une application pratique ou pas, il est important de les connaître pour avoir un tableau complet de ce que sont les jhāna. On les appelle « immatérielles » parce qu'elles ne sont pas tout à fait « de ce monde », elles n'ont pas grand-chose à voir avec la matérialité de ce monde – le corps, les sens, les pensées – ni même avec les émotions qui nous sont familières. Les quatre premiers jhāna sont appelés « absorptions méditatives matérielles subtiles ». Ils sont très raffinés et incluent des émotions de plus en plus subtiles. Mais quand nous en arrivons aux absorptions méditatives immatérielles, nous touchons à un monde qui nous est inconnu, à moins que nous méditions et soyons capables de nous concentrer suffisamment.

De fait, ces jhāna sont beaucoup plus universels et ont des applications beaucoup plus vastes dans le sens de la vérité absolue. Quand nous les pratiquons, nous voyons immédiatement que nous

sommes entrés en contact avec quelque chose qui a une immense valeur et qui est aussi en harmonie avec cette aspiration profonde que nous partageons tous – ou presque.

Quand l'esprit entre en contact avec un monde intérieur entièrement différent de tout ce qu'il a pu connaître jusque-là, il ne manquera pas, par la suite, en méditation mais aussi en dehors, de se référer à ce qu'il aura découvert, même sans avoir d'explications scientifiques.

Si, dans notre vie, nos seuls points de référence ne vont pas au-delà des activités ordinaires quotidiennes, la vie sera non seulement difficile mais aussi très insatisfaisante. Les activités ordinaires sont uniquement orientées vers les huit dhamma du monde et n'apportent aucune joie durable. Par contre, dans le cadre de ce « tout » plus vaste, de cette plénitude qu'ouvrent les jhāna immatériels, nous avons d'autres points de référence. Le jugement, la discrimination disparaissent parce qu'il n'y a rien à juger. Les choses sont, tout simplement. Quand on a vécu l'expérience de « ce qui est, tout simplement », on y revient dans la vie. Il devient plus facile de voir que les choses ne sont ni bonnes ni mauvaises, ni à moi ni aux autres. Sans ce saut dans l'inconnu, sans cette expérience d'une réalité plus vaste qui mène à la vision de la réalité absolue, il est quasiment impossible d'abandonner nos paroles, nos pensées et nos actions centrées sur nous-mêmes. Nous ne cessons de retomber dans ces attitudes, même si nous avons compris à quel point elles sont insatisfaisantes. La compréhension est toujours la première étape mais elle ne suffit pas, elle ne change rien en profondeur.

Orienter l'esprit dans la bonne direction

Les quatre jhāna immatériels sont souvent considérés comme une extension du quatrième jhāna matériel. C'est vrai dans la mesure où ce dernier est tellement fort en concentration que les suivants sont évidemment portés par lui. Ceci étant, la vie ne suit pas toujours les règles et il arrive que les méditants passent directement du troisième jhāna au cinquième mais il faudra qu'ils retournent pour baigner dans le quatrième car, étant dépourvu d'un observateur, c'est l'état le plus reposant et le plus paisible. De ce fait, c'est celui qui apporte le plus d'énergie à l'esprit et qui va permettre aux quatre jhāna suivants d'apparaître.

On a souvent dit que cette pratique était très difficile mais, quand vous l'aurez faite, vous saurez que ce n'est pas le cas. Le Bouddha n'a pas cessé de répéter que nous devons orienter notre esprit dans cette direction. Il a prononcé cette petite phrase très importante, très claire, que tout le monde semble avoir oubliée : « Le méditant sait où il veut aller dans la méditation et il prend cette direction ». Nous pouvons orienter notre corps et notre esprit vers toutes sortes de directions. Nous pouvons aller vers le réfectoire et manger ou bien aller dans notre chambre et ne pas manger. Nous suivons

ainsi l'orientation de l'esprit. Nous pouvons diriger notre esprit vers la lecture d'un livre ou la lecture d'une seule page que nous essaierons de mémoriser – c'est une expérience totalement différente. Nous pouvons diriger notre esprit vers le lieu où nous voulons être et, si nous savons ce qui est profitable, bénéfique et sain, et que nous orientons notre esprit dans cette direction, nous ferons ces expériences dont le Bouddha dit qu'elles constituent la voie indispensable pour la libération ultime de la souffrance.

Le cinquième jhāna : l'espace infini

Le cinquième jhāna ressemble au premier dans la mesure où il est basé sur une sensation physique. (J'en profite pour rappeler que, lorsque l'on a un ressenti corporel, on doit focaliser l'attention sur la sensation et non sur le corps.) L'expérience du cinquième jhāna – que l'on appelle « infinité de l'espace » – est une sensation d'expansion dont, très souvent, les gens ont le sentiment qu'elle part du corps. Il n'y a que deux choses dans l'univers, la matérialité du corps et l'esprit et, effectivement, l'espace est lié à la matérialité. Donc ressentir cette expansion comme une sensation corporelle est tout à fait naturel. Certains la ressentent dans sa plénitude, tandis que d'autres la suivent en partant des limites du corps qui, à ce stade, sont tellement fines qu'elles s'étendent très facilement aussi loin que possible. À partir de là, on peut sentir l'ouverture d'un vaste espace qui emplit toute la conscience. Rien d'autre n'existe. Comme le corps semble s'être étendu jusqu'à cet espace illimité, il s'y perd et on ne perçoit plus aucun corps « personnel ». Dans cette expérience, tout est espace.

Ceci est examiné de très près par « l'observateur » de sorte que, lorsque nous quittons cette absorption méditative, nous la comprenons immédiatement. Cette expérience démontre clairement que l'espace existe mais que, au cœur de cet espace, le « moi » n'existe pas. Avant cela, nous avons peut-être déjà entendu parler de « l'illusion du moi », réfléchi et peut-être même accepté cette idée, mais cela n'avait rien changé à notre vie car c'est une chose qu'il faut vivre.

Avec l'expérience du cinquième jhāna, nous ne sommes pas libérés de l'illusion du « moi » mais nous l'avons vue de près. Nous savons que c'est une réalité et qu'il n'y en a pas d'autre. Nous avons également entrevu l'aspect global de l'existence universelle. Il ne s'agit plus de mots ou de mystère ; c'est un fait. Cela suffit à changer notre perspective et notre perception des choses au point que nous ne serons plus jamais comme avant. Le changement est particulièrement net dans notre relation à la nature qui nous entoure et dans notre relation aux gens. Cela ne veut pas dire que, du jour au lendemain, nous allons aimer tout le monde d'un même amour – ce qui serait bien – mais nous ne nous sentons plus séparés des autres. La vaste expérience de l'espace infini crée en nous le sentiment d'une connexion totale.

Voilà un sujet dont on parle beaucoup ; il y a même un magazine qui s'appelle « Nous sommes Un ». C'est très beau, tout semble aller dans la même direction, et pourtant rien ne change en profondeur tant que l'on n'a pas ressenti cette expérience dans son propre corps. L'esprit pensant est nécessaire pour comprendre mais il ne peut comprendre que ce qui a été vécu et ressenti personnellement. Tant que nous ne vivons pas les choses dans notre corps, l'expérience spirituelle nous échappera. Il est bon de comprendre et de réfléchir mais cela ne nous apportera pas le bonheur et la paix. Cela ne nous apportera pas la transformation que la spiritualité peut apporter à tous ceux qui pratiquent.

Cette transformation ne se voit pas tellement de l'extérieur mais la personne, elle, en est consciente. Il y a une belle biographie de Sainte Thérèse d'Avila qui est parue sous le titre « L'or dans le creuset »¹. C'est de cette transformation qu'il s'agit : l'or est placé dans le creuset et il se transforme, comme dans l'alchimie. C'est ce qui se passe dans le cœur-esprit mais seulement par l'expérience personnelle directe. Tout le reste est un processus de pensée. Toutefois, quand nous tournons notre esprit vers ce sujet pour y réfléchir, il est orienté dans la bonne direction, de sorte que nous pourrions finir par vivre l'expérience quand l'occasion se présentera.

Le cinquième jhāna s'appelle donc « infinité de l'espace » et c'est bien ce que l'on vit pendant cette pratique. Si nous sortons du quatrième ou même du troisième jhāna, et que nous orientons notre esprit vers cette expansion, prêts à aller au-delà de tout ce que nous avons pu connaître, il est possible que nous y pénétrions et que nous puissions y rester un temps approprié. Les mots « temps approprié » se réfèrent au fait qu'avant de commencer la pratique, nous décidons du temps que nous voulons y passer. Par exemple : « Je veux passer cinq minutes dans le premier jhāna, dix minutes – ou vingt ou trente – dans les suivants ». L'esprit est tout à fait capable de suivre ces résolutions préalables dès qu'il a développé les compétences pour pénétrer dans les pièces du château et y rester.

Les jhāna cinq, six et sept sont aussi appelés « vipassana jhāna », c'est-à-dire que la concentration qu'ils impliquent permet d'atteindre la vision intérieure profonde. En effet, il est impossible à un esprit « normal » de faire ces expériences sans avoir accès à la compréhension que l'espace existe mais que la division que nous croyons exister entre les êtres n'est qu'une illusion d'optique due au fait que ces éléments qui nous composent sont regroupés dans des entités séparées. Quand on a vécu ce type d'expérience, cela devient tout à fait clair.

Le sixième jhāna : la conscience infinie

Bien sûr, un espace infini ne peut être vécu que par une conscience infinie et tel est le nom du sixième jhāna. Celui-ci ressemble un peu au second car la sensation agréable est nécessairement

accompagnée d'un sentiment de bonheur. En passant du premier au second jhāna, on fait basculer l'attention d'une sensation agréable à un état émotionnel agréable. De même, on va du cinquième au sixième jhāna en changeant la focalisation de l'attention : elle passe de l'expérience de l'espace infini à « ce » qui fait cette expérience, c'est-à-dire la conscience infinie.

La conscience infinie est une conscience qui englobe tout et qui nous fait réaliser que la conscience elle-même est dépourvue de « personnalité » ; elle est, tout simplement. Elle existe en tant que partie globale de l'existence et, tant que nous vivons sur cette Terre en tant qu'êtres humains, nous y jouons un rôle. De même que nous avons un rôle dans l'espace en « prenant de la place », nous « prenons » également de la conscience mais elle ne nous appartient en rien. Lorsque l'on entre dans l'état de conscience infinie, il n'y a aucune étiquette, aucun nom, aucune séparation, ni « moi » ni « vous », ni « mien » ni « vôtre » ; rien ne s'intitule « hier » ou « aujourd'hui » ; rien n'est qualifié de « bien » ou de « mal » ; il n'y a rien qui soit désiré ou rejeté. La conscience est, tout simplement.

Comme cette conscience englobe tout, lorsque nous quittons cet état, nous vivons une autre expérience : nous comprenons que l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes, de « moi », ne correspond pas à la réalité. Attention : on ne perd pas cette conscience du « moi » pour autant. En réalité, on ne se défait totalement de l'illusion du « moi » qu'au stade de l'Éveil ultime, celui de l'Arahant. Aux stades intermédiaires, elle diminue simplement peu à peu. Cependant les jhāna sont un formidable moyen d'entrevoir une autre dimension de cette réalité dans laquelle nous vivons, ce qui est absolument impossible en dehors d'un état de méditation.

Les mystiques de tous les temps et de toutes les traditions ont toujours été capables de voir ces dimensions – c'est justement ce qui fait d'eux des mystiques. Bien entendu, chacun a compris et expliqué ces dimensions en fonction de sa religion particulière mais toutes ces expériences ont le même dénominateur commun : le « moi » n'existe pas, il n'y a que l'existence – c'est et c'est tout.

Tout cela peut simplement vous paraître intéressant ou vous intriguer mais, une fois qu'on en a fait soi-même l'expérience, c'est tout à fait évident. Grâce à cette évidence, on peut ensuite retourner à ses activités, quelles qu'elles soient, et porter un regard différent sur les choses. On aura beaucoup moins de difficultés, beaucoup moins de barrières du type : « J'aime / je n'aime pas » ou « je veux / je ne veux pas ». Un autre niveau de conscience et de compréhension prédomine. On n'est plus prisonnier de notions comme réussite ou échec car on a vu que ces choses-là n'ont pas d'existence réelle. Les choses sont, tout simplement. Le Bouddha a appelé ce stade : « vision et connaissance des choses telles qu'elles sont réellement ».

Le mot « connaissance » se réfère à l'esprit pensant tandis que le mot « vision » évoque la réalisation intérieure liée au ressenti. Une fois que l'expérience a été vécue, la connaissance nous permet de la

comprendre. Lorsque nous sommes entrés en contact avec cette dimension par une expérience personnelle incontestable (et non par l'imagination ou en prenant nos désirs pour des réalités), nous comprenons que ces dimensions que nous avons connues par des enseignements ou des lectures existent vraiment dans notre propre esprit. Elles ne peuvent pas être ailleurs, au loin, sinon nous ne pourrions pas y accéder, nous n'aurions aucun lien avec elles. Par contre, notre propre esprit peut s'ouvrir au point de reconnaître l'infinité de la conscience. Ensuite, quand il revient à son degré de conscience limitée, il continue à en faire partie au niveau de la compréhension. Nous savons désormais que notre conscience limitée n'est pas tout, que l'univers est plus vaste et que la vie ne se limite pas à « s'en sortir » au quotidien.

Le septième jhāna : fondement de la vacuité

Le cinquième et le sixième jhāna introduisent le suivant que l'on appelle « fondement de la vacuité ». Le mot « vacuité » est souvent évoqué dans la terminologie bouddhiste mais il est généralement mal compris. Il ne s'agit pas d'un vide absolu. Prenons une comparaison : vous entrez dans une pièce et vous voyez qu'elle contient des tables, des chaises, des coussins, des rideaux, etc. ; ensuite, on retire absolument tout et, lorsque vous revenez dans la pièce, vous la trouvez « vide ». Mais ce qui est vide, la pièce, existe toujours. Elle a simplement été vidée de tout contenu.

Quand l'esprit a fait l'expérience de l'espace infini et de la conscience infinie, il en vient à observer cette infinité et il ne trouve rien. Dans cette infinité, rien n'a la moindre solidité, la moindre influence, la moindre prise sur quoi que ce soit. Il n'y a tout simplement rien.

Il est intéressant de constater que cela coïncide avec les affirmations des scientifiques qui déclarent depuis plusieurs dizaines d'années qu'il n'existe rien de solide dans l'univers, seulement des particules d'énergie qui se regroupent puis disparaissent. Dans ce septième jhāna, certains méditants font l'expérience d'un mouvement, une sorte de palpitation, dans cette infinité. D'autres n'ont conscience que d'une immensité qui ne contient rien à quoi une personne ou une chose pourrait s'appuyer ou se raccrocher. Mais, comme ces expériences sont extrêmement paisibles et agréables, ils ne ressentent absolument aucune crainte, aucun rejet, aucune résistance. L'esprit a été préparé par l'avancée progressive dans les absorptions méditatives.

Il arrive que des personnes sous l'influence de drogues vivent des choses similaires mais, d'une part, elles n'en gardent rien par la suite et, d'autre part, ces expériences peuvent être très traumatisantes parce que leur esprit n'a pas été entraîné, préparé, à voir ces différents niveaux de réalité. Si on essaie d'avoir accès à cette vision des choses que le Bouddha a appelée anatta – c'est-à-dire « non-soi » ou « impersonnalité des phénomènes » – par la simple pensée, cela peut aussi être très

effrayant. Si on essaie d'y avoir accès en appliquant sans cesse cette connaissance dans sa pratique et son quotidien, la peur qui apparaît naturellement au début fait partie des étapes sur la voie ; elle doit être traversée et, pour cela, il est bon d'être entouré et aidé par un enseignant expérimenté. Mais, quand on pratique les jhāna, cette peur ne se manifeste quasiment jamais parce que, ayant vu cela, on peut très bien décider de ne pas avancer davantage.

Ceci dit, toutes les personnes que je connais, qui ont la capacité de concentration nécessaire, n'hésitent pas une seconde à visiter toutes ces dimensions et, quand elles découvrent « la vraie réalité », elles ressentent du soulagement et un lâcher-prise mais certainement pas de la peur. Soulagement parce que nous avons l'impression de lâcher un fardeau, le fardeau que nous nous sommes imposé : faire en sorte que tout soit parfait dans notre vie, que notre vision des choses soit partagée, que nous soyons aimés et appréciés, etc. Mais, dans cette immensité d'espace et de conscience où rien de solide n'existe, qu'y a-t-il à faire ? Rien. Absolument rien. Il y a ce qui est, tout simplement. Et puisque nous sommes déjà, tout ce qu'il reste à faire, c'est en prendre conscience – et c'est tout l'intérêt de la méditation.

En dehors de cela, nous avons la responsabilité de maintenir ce corps en vie, tant qu'il peut fonctionner ; nous pouvons aussi partager ce que nous avons découvert ; mais, pour le reste, nous sommes déjà. L'immensité de l'existence et de l'espace, ainsi que la conscience universelle existent déjà. Nous n'avons rien à régler, à améliorer ou à garantir pour cela. Nous n'avons rien à y faire. C'est et nous en faisons partie. Ce sont ces prises de conscience qui engendrent soulagement et lâcher-prise par rapport à la pression et aux tensions causées par le désir d'être quelqu'un ou d'obtenir quelque chose.

Ces trois jhāna sont appelés les jhāna de la vision pénétrante parce qu'il est impossible de ne pas avoir une vision plus profonde des choses quand on y accède. Et, comme ces expériences sont fondées sur les premières qui étaient paisibles et joyeuses, ces états de conscience sont également paisibles. Face à la prise de conscience qu'il n'y a pas de « moi », l'esprit ordinaire réagit par la résistance et le rejet mais, avec l'expérience des jhāna, ces réactions n'ont pas la puissance qu'elles ont d'habitude. Au contraire, l'esprit est souple, vaste et doux ; sans cela il n'aurait pas pu pénétrer dans ces profonds états de conscience. Grâce à ces qualités qu'il a développées, il peut également accepter facilement, sans peur, cette nouvelle compréhension de la réalité.

Le huitième jhāna : ni perception ni non-perception

Le huitième jhāna est le contrepoint du quatrième, lequel est caractérisé par la paix et la quasi totale disparition de l'observateur. Le huitième jhāna le fait disparaître encore plus. On l'appelle l'état de «

ni perception ni non-perception ». Autrement dit, l'esprit ne perçoit pas vraiment ce qui se passe puisque l'observateur est presque absent. Nous avons un avant-goût de ce qu'est une expérience sans personne qui en fait l'expérience. L'esprit est si calme, si paisible, que c'est seulement après avoir quitté cet état que le méditant peut dire avec certitude : « Je ne dormais pas, j'étais parfaitement présent ». Pendant l'expérience, l'esprit a simplement conscience d'un grand afflux d'énergie mentale. C'est ce que l'on peut utiliser comme critère. Quand l'énergie mentale est présente (à ne pas confondre avec l'énergie physique), c'est-à-dire quand l'esprit est capable de voir des connexions beaucoup plus vastes, de comprendre la totalité et qu'il a la joie et la clarté nécessaires pour trancher dans tout ce qui le préoccupe d'ordinaire, nous pouvons en déduire que l'énergie mentale était bien présente.

Si on sort d'un état de jhāna, à quelque niveau que ce soit, et que l'on se sent prêt à abattre tout le travail qui se présente, c'est que la méditation a été bonne. Si on a envie d'aller directement se coucher, je peux vous assurer que la méditation n'a pas été bonne, que vous le sachiez ou pas. Si on se sent fatigué et dans un état proche de la transe – qu'il s'agisse vraiment de transe ou pas –, la fatigue après la méditation indique, à coup sûr, que l'esprit n'était pas concentré, qu'il était engourdi. Certaines personnes doivent contrecarrer cette tendance ; d'autres n'en souffrent absolument jamais.

Le huitième jhāna est celui qui génère le plus d'énergie mentale et qui nous donne le meilleur avant-goût du non-soi. Quand on en sort, on sait avec certitude que rien n'est comparable à la paix et au bonheur de se sentir « impersonnel ». Cela ne veut pas dire que l'on est mort mais que, pendant que nous vivons encore, il n'y aura plus de connexion avec ce culte de la personnalité dans lequel tout le monde est engagé. Tandis que nous savourons cet avant-goût de la disparition du « moi », nous réalisons que rien n'est comparable à cette sorte de paix.

Le huitième jhāna, pas plus que le quatrième, n'est considéré comme un jhāna de la vision profonde. Il consiste plutôt à régénérer l'esprit. Les grandes révélations profondes viennent au cours des cinquième, sixième et septième jhāna. Mais, comme il a été dit plus tôt, même dans le troisième qui est celui du « contentement », la paix et la satisfaction ressenties nous donnent une compréhension profonde du fait qu'être sans désir, c'est aussi se libérer de la souffrance.

Les jhāna immatériels nous donnent l'occasion de faire l'expérience d'une dimension qui nous permet de comprendre des concepts spirituels que nous avons peut-être lus mais que nous avons écartés en pensant qu'ils n'étaient que divagations ou croyances. Le Bouddha a énormément insisté sur le fait que nous ne devons rien croire sans l'avoir vérifié par nous-mêmes. Bien sûr, nous avons besoin d'assez de confiance dans les enseignements, au départ, pour faire les premiers pas sur la voie proposée mais, ensuite, nous devons évaluer seuls les résultats. Tout ce que nous pouvons vérifier par nous-mêmes correspond à la vérité que nous portons en nous.

L'enseignement du Bouddha est comme une carte où sont clairement indiquées les directions à prendre. Il y a des poteaux indicateurs partout et dans toutes les langues. Rien n'est caché.

1Gold in the Crucible, Deirdre Green, 1989. Non traduit en français.